

# MÉTRONOME 2

DU MÊME AUTEUR

*Métronome : l'histoire de France au rythme du métro parisien,*  
Éditions Michel Lafon, 2009

*Métronome illustré,* Éditions Michel Lafon, 2010

*Histoires de France : XVI<sup>e</sup> siècle –*  
*François I<sup>er</sup> et le connétable de Bourbon,* Michel Lafon/  
Casterman, 2012

*Hexagone,* Éditions Michel Lafon, 2013

*Hexagone illustré,* Éditions Michel Lafon, 2014

*Histoires de France : XVII<sup>e</sup> siècle –*  
*Louis XIV et Nicolas Fouquet,*  
Michel Lafon/Casterman, 2014

LORÀNT DEUTSCH

# MÉTRONOME 2

PARIS INTIME  
AU FIL DE SES RUES

*Avec la complicité  
d'Emmanuel Haymann*



*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2016  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À mon petit dernier pour la route !  
À toi mon Laslo.*



## Introduction

### PARIS INTIME

De retour à Paris après avoir sillonné les grandes voies de l'Hexagone, je retrouve avec bonheur le bouillonnement de ma chère capitale. Ses rues, ses places, ses avenues, ses ruelles, je les ai toutes arpentées. Elles racontent une grande aventure commune, l'histoire de France qui était le pivot de mon premier livre, mais elles foisonnent aussi d'anecdotes pittoresques, de révoltes, d'inventions, de terribles souvenirs et de moments enchanteurs. Comme les rides de certains vieux visages témoignent d'une vie, les rues de Paris nous dévoilent son passé.

C'est à ces promenades que je vous convie. Mais en suivant des itinéraires ! Je me suis aperçu, en effet, que ces rues ont un sens dans la chronologie du développement de la ville. Chaque siècle a eu besoin de sa nouvelle voie de communication, pour aller plus loin, conquérir d'autres territoires, unifier les quartiers. Puis cette voie fondatrice s'est bientôt flanquée de rues adjacentes, voire développée de façon plus ou moins anarchique, au fil des années, nous entraînant dans un flot de souvenirs où le temps nous échappe. Soudain, c'est toute l'histoire de Paris qui déboule, qui se

## *Métronome 2 – Paris intime*

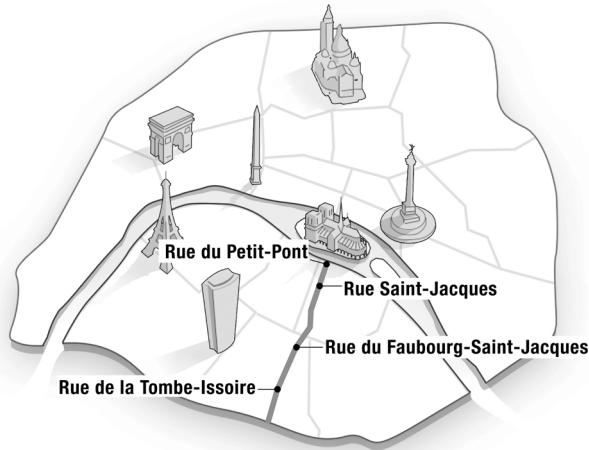
déroule au rythme de nos pas pour nous projeter dans notre réalité d'aujourd'hui. Un atelier du XIX<sup>e</sup> siècle côtoie-t-il les ultimes vestiges d'une taverne médiévale ? Voilà que revivent ceux qui ont fait l'endroit, avec leurs angoisses et leurs petits bonheurs, leurs déceptions et leurs triomphes. Ici, on crée l'art de demain ; là, on fomenté une révolution ; ailleurs, on imagine des techniques audacieuses. C'est tout un monde qui bouge et se transforme, frissonne d'inventivité et modèle l'avenir.

Dans ces rues, on croise peu de puissants seigneurs et de têtes couronnées, sauf pour situer au long des siècles l'évolution de la ville et de ses habitants. Le Paris que nous explorons, c'est notre *Paris intime*, celui des bouquetières et des rémouleurs, celui des poètes et des chiffonniers, des innovateurs et des artisans, des marlous et des rapins. C'est le Paris du peuple qui a fait la cité gallo-romaine, puis la ville franque, plus tard la capitale orgueilleuse, avant qu'elle devienne une mégapole tentaculaire. Le Paris de tous ceux qui lui ont donné sa magie et son âme.

Lorànt DEUTSCH



## AU FIL DE LA RUE SAINT-JACQUES



*De la rue Saint-Jacques à la rue de la Tombe-Issoire, on rencontre François Villon, Apollinaire à la Santé, les gueules cassées de la Grande Guerre, l'abbé Cochin, et des truites victimes du plan Vigipirate !*

D'abord, il y a le fleuve. Quand Lutèce, la ville gallo-romaine, s'établit sur l'île de la Cité à l'aube du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, elle fait de la Seine la source de sa protection et de sa richesse. Paris est né du fleuve, la Seine en est la première route, des peuplades s'y sont greffées pour vivre de ses bienfaits, pour l'utiliser, pour l'appriivoiser. Il a fallu la maîtriser pour y naviguer et contrôler son franchissement. Paris est d'abord une ville-pont, une ville-passage, une ville-péage.

Puis la cité se développe, il faut franchir les eaux, grimper les collines de la rive gauche, s'échapper du carcan des rives et des îlots... Lutèce grandit autour d'un premier axe, le *cardo maximus* romain, la voie principale de la ville, l'axe vertical reliant par deux ponts l'île de la Cité aux rives du fleuve.

Ce *cardo maximus*, on le retrouve dans le tracé de la rue Saint-Jacques, c'est l'axe originel de la rive gauche reliant l'île par le Petit-Pont, ainsi nommé depuis plus de deux mille ans parce que le bras de la Seine est moins large à cet endroit. Sur l'île même, le *cardo* se retrouve dans l'actuelle rue de la Cité avant de se greffer à la rive droite par le Grand-Pont. Mais à l'époque romaine, la rive droite reste encore marginale et peu urbanisée.

Restons donc sur la rive gauche, car c'est ici que les Romains vont principalement s'installer. La rue Saint-Jacques concrétise ainsi formidablement pour Paris ce siècle de conquêtes et d'expansions romaines.

En raison du passage si vital sur la Seine, la rue s'appela longtemps rue d'Outre-Petit-Pont ; la racine de la rue Saint-Jacques s'appelle d'ailleurs toujours rue du Petit-Pont. Puis, successivement ou concomitamment, selon les tronçons, elle prit le nom de Grand-Rue-près-Saint-Benoît-le-Bestourné, Grand-Rue près du chevet de l'église Saint-Séverin, Grand-Rue vers Saint-Mathelin... Mais en 1218, les Frères Prêcheurs dont le couvent se situait en l'île reçurent en legs d'un certain Jean Baraste, professeur de théologie et de médecine, une chapelle dédiée à saint Jacques. Cette vaste propriété était située sur la rue elle-même, près des murailles, c'est-à-dire à l'endroit où notre rue Soufflot croise la rue Saint-Jacques. Dès lors, la voie devint Saint-Jacques-des-Prêcheurs... Le nom fut

d'autant plus facilement adopté que la rue était régulièrement empruntée par les pèlerins sortant de Paris pour se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle, sur la tombe de l'apôtre. Il faudra pourtant attendre 1806 et Napoléon I<sup>er</sup> pour que la voie prenne officiellement et définitivement sur toute sa longueur le nom de Saint-Jacques.

- **17, rue du Petit-Pont. La première pierre**

Comment ne pas commencer notre voyage par la plus vieille trace d'une rue parisienne ? Voici, au dos de l'immeuble donnant sur Saint-Julien-le-Pauvre, une magnifique dalle du *cardo maximus*, remontée contre l'église, à quelques pas de ce qui fut le plus gros nœud de circulation de la Lutèce romaine. J'en avais déjà parlé ailleurs, je le sais bien, mais ici cette dalle prend plus d'ampleur encore : c'est la pierre sur laquelle nous allons bâtir notre voyage.

- **18, rue Saint-Jacques. Les calculs du charnier Saint-Séverin.**

Saint Séverin, dit le Solitaire, vécut ici dans une petite cabane, au tout début du VI<sup>e</sup> siècle. Après sa mort, la baraque fit place à une chapelle, détruite par les Vikings au IX<sup>e</sup> siècle, et entourée à l'époque d'un cimetière. Quatre cents ans plus tard, sous Saint Louis, une église fut élevée sur ce site où planait toujours l'esprit de saint Séverin.

Dans le « charnier » situé devant l'église – un cimetière entouré de galeries couvertes –, un chirurgien répondant au nom de Germanus Collot pratique en 1475 – et en public – la première opération de la maladie de la pierre. Le patient est un archer de

Bagnolet condamné à être pendu pour vol et souffrant bien à propos de douloureux calculs rénaux. Comment s’y prend l’homme de l’art ? Les rapports tardifs sur cette première chirurgicale sont confus, on ne sait même pas si le calcul se trouvait dans la vessie ou le rein... Les vagues notions d’anatomie dont faisaient preuve les spectateurs du temps débouchent sur des témoignages approximatifs. Quoi qu’il en soit, l’opéré survit à l’épreuve et le voilà sur pied quinze jours plus tard ! Quand on sait les miasmes qui s’échappaient des cimetières au Moyen Âge, on se dit que l’archer devait être d’une constitution particulièrement robuste pour avoir évité l’infection mortelle ! Pour solde de sa peine, le roi Louis XI lui accorda la grâce et lui octroya un petit pécule.

Le vieux cimetière paroissial a disparu depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, mais les arcades du charnier médiéval sont toujours là. Au pied de l’église aux arches de style gothique flamboyant, les tombes d’autrefois sont discrètement rangées dans de petites niches, et la fosse commune a fait place à un apaisant square arboré délimité par les arcades de l’ancien charnier.

### Le mot du quartier

*Guillemet, n.m. Signe typographique double qui sert à isoler un mot ou une phrase pour en souligner soit l’emprunt soit la bizarrerie.*

En remontant la rue Saint-Jacques, en prenant à droite après le boulevard Saint-Germain, on arrive rapidement à l’angle des rues Jean-de-Beauvais et de Latran. À cet endroit s’élevait en 1552 une maison à l’enseigne de la Grosse-Escriptoire.

Guillaume le Bé, propriétaire des lieux, était un imprimeur réputé. Habile fondeur de caractères romains, grecs et hébraïques, il se trouvait fort dépourvu quand il s'agissait de mettre en exergue typographiquement un texte cité. Il inventa donc une ponctuation qui s'ouvrait judicieusement devant la citation et se refermait à la fin... et chacun bientôt baptisa « guillemets » ces signes conçus par Guillaume.

De nos jours, le terme est même entré dans le langage gestuel : les deux mains levées, les index et les majeurs recourbés pour figurer les guillemets, on souligne de cette manière imagée le ton ironique d'un propos ou d'un mot...

• **46, rue Saint-Jacques. La chambre de François Villon.**

Ici, vous trouverez aujourd'hui l'arrière de la Sorbonne, département didactique du français langue étrangère. À cet angle de la rue des Écoles, avant le percement de cette voie en 1854, se dressait l'église du cloître Saint-Benoît.

Très jeune, un certain François de Montcorbier est confié aux religieux de la communauté, et particulièrement au chapelain Guillaume de Villon, qui deviendra plus qu'un père pour l'enfant. Puis vient le temps d'aimer, belles demoiselles croisées dans les églises ou prostituées hardies rencontrées à la taverne, son cœur se déchire et il l'écrit...

*Je laisse mon cœur enchâssé,  
Pâle, piteux, mort et transi :*

*Métronome 2 – Paris intime*

*Elle m'a ce mal pourchassé,  
Mais Dieu lui en fasse merci.*

Au moment de signer ses vers pour la postérité, le poète choisit de rendre hommage à son maître... C'est ainsi qu'il deviendra, pour l'éternité, François Villon. Un poète mauvais garçon. En 1455, devant l'église Saint-Benoît, il tue un prêtre au cours d'une algarade, fait de la prison, participe à un vol au collège de Navarre, doit fuir, revient à Paris, retourne en cellule pour un petit larcin, est bientôt relâché...

Il erre souvent, Villon, il voyage un peu, il séjourne à Angers, à Moulins, à Blois, il est incarcéré à Meung-sur-Loire, mais conserve toujours sa petite chambre du cloître Saint-Benoît, son modeste logis d'écolier où il fait très froid l'hiver, mais dans lequel le garnement entasse ses maigres biens : quelques livres, des chandelles, un encrier, des tréteaux pour écrire, un lit qui n'est qu'un cadre de bois tendu de sangles, des habits élimés, des souliers usés et un long manteau... C'est son royaume intime, son refuge, le lien qui le relie à son enfance, au temps du bonheur simple et des éblouissements faciles, au temps où le gibet ne menaçait pas encore.

L'église Saint-Benoît a été rasée pour laisser la place à la rue des Écoles, mais un souvenir a été préservé : le portail d'entrée, qui a été déplacé non loin, dans le jardin médiéval du musée de Cluny (24, rue du Sommerard). Le petit François, sage enfant de chœur, a dû bien souvent franchir cette porte pour venir agiter l'encensoir durant la messe.

• **151 bis, rue Saint-Jacques. Sept bourgeois au bout d'une corde.**

Il faut de l'imagination pour se figurer cet endroit en 1306... Nous sommes alors aux confins de la capitale, ici s'élève l'enceinte de Philippe Auguste que la rue Saint-Jacques franchit par la porte du même nom (un plan est fiché dans le mur du numéro 172). Plus loin, c'est la campagne, des prés et des arbres ! Et c'est à ces branches que furent pendus sept bourgeois qui avaient osé participer à une émeute déclenchée contre la politique monétaire instituée par Philippe le Bel.

Ce souverain a parfois été surnommé le roi faux-monnayeur, ce qui est sans doute très exagéré, mais il est vrai que le petit-fils de Saint Louis était toujours à court d'argent. Durant ses trente ans de règne, il chercha les moyens de renflouer les caisses de l'État. Un vrai panier percé, ce Philippe, il se ruinait pour les fêtes de la Cour, pour imposer la grandeur de la monarchie, pour faire la guerre contre la Flandre, pour centraliser le royaume autour de sa personne. Afin de tenter de venir à bout de ses problèmes pécuniaires, il dévalua la livre parisis, la réévalua, créa de nouvelles monnaies, frappa des écus d'or, mais que valaient-ils ? Et chacun s'inquiétait : que serait le cours de ces pièces demain matin ?

Le 30 juin 1306, le roi abaisse le titre de la livre d'argent : au lieu de trois sols, elle n'en vaudra désormais plus qu'un seul. C'est comme ça. Bourgeois et artisans, dont la richesse se trouve le plus souvent exprimée en pièces sonnantes et trébuchantes, se trouvent ainsi dépossédés de deux tiers de leur fortune !

Avec deux cent mille habitants, Paris est la plus grande ville d'Europe, va-t-elle devenir la plus pauvre ?

La colère éclate, c'est l'émeute. L'homme jugé responsable de cette forfaiture, c'est Étienne Barbette, en charge de la monnaie royale. La foule se dirige vers son hôtel du Marais (dans l'actuelle rue Barbette), enfonce les portes, ouvre les coffres et jette dans la boue de la ruelle tout ce qu'elle trouve d'or, d'argent, de tableaux et de meubles, même les tonneaux de vin sont percés, afin qu'il ne reste rien des biens de l'ignoble individu coupable de la déconfiture financière du moment. Le roi lui-même, par crainte des agitateurs, va se réfugier pendant deux jours dans le donjon du Temple.

Quand le calme revient, la main de fer du pouvoir royal s'abat sur les émeutiers et sept bourgeois, pris au hasard parmi vingt-huit personnages arrêtés par la garde, sont pendus le 30 décembre aux arbres de la rue Saint-Jacques, afin que leur supplice apaise les esprits échauffés. N'empêche que la réalité est têtue : le pays est exsangue, la ruine guette bourgeois et nobliaux.

Cette dramatique anecdote m'a été racontée par mon grand-père, toute sa vie garagiste au numéro 177 de la rue, à quelques pas de l'endroit où la sinistre sentence royale fut appliquée.

- **163, rue Saint-Jacques. L'ultime dérive de Villon.**

Avant d'arriver au garage de mon grand-père, nous passons devant le Port-Salut, un cabaret-restaurant qui vit, dans les années 1950, Barbara, Gainsbourg, Moustaki et quelques autres venir tester leurs premiers couplets devant un public. En fait, on a chanté derrière ces vieux murs depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Et bien avant, d'ailleurs... L'honorable maison a succédé, au même emplacement, à la taverne de la



*Au fil de la rue Saint-Jacques*

Mule, haut lieu médiéval où les coupe-jarrets et les écrivassiers venaient s'enivrer de vers et d'eau-de-vie. Et revoilà François Villon ! On l'a vu, il habitait le quartier. Et il venait bien souvent dans cette accueillante auberge pour déclamer devant sa petite bande d'amis quelques bouts rimés qu'il venait de terminer. Ce poète, pour toujours impécunieux, chantait joyeusement le bonheur de prendre la fuite sans payer son écot après un bon repas :

*C'est bien dîner quand on échappe  
Sans déboursier pas un denier,  
Et dire adieu au tavernier,  
En torchant son nez à la nappe.*

En cette soirée de novembre 1462, vers 20 heures, maître Francoys – comme on l'appelle puisqu'il est bachelier – remonte la rue Saint-Jacques avec trois compagnons, Robin, Hutin et Rogier, le plus bagarreur... Le froid pique un peu en ce début d'hiver et il fait déjà nuit noire. Presque en face de la taverne de la Mule, les quatre amis avisent l'écritoire de François Ferrebouc, c'est-à-dire l'étude d'un auguste notaire encore éclairée de chandelles, malgré l'heure tardive. Par la fenêtre, on voit les scribes penchés sur leurs rouleaux de papier et Rogier, qui cherche querelle, se met à insulter à grands cris les pauvres clercs qui ont le front de travailler alors que l'obscurité appelle à des jeux plus réjouissants. Les laborieux outragés sortent sur la chaussée pour répondre à leurs agresseurs...

- Quels paillards sont-ce là ? interrogent-ils.
- Voulez-vous acheter des flûtes ? demande Rogier, goguenard.

Acheter des flûtes... Grande injure médiévale qui signifie que l'on va montrer à l'adversaire de quel bois sont faits ces pipeaux-là.

Et c'est la bagarre généralisée. Les clercs s'emparent de Hutin, le traînent à l'intérieur de l'étude tandis qu'il hurle à s'en décrocher les poumons :

– Au meurtre ! On me tue ! Je suis mort !

Alors maître Ferrebouc lui-même se lance dans la mêlée. Il bouscule Robin qui roule à terre, mais celui-ci se relève, sort une dague de son manteau et taillade un peu les chairs du notaire... Le sang coule sur la rue Saint-Jacques et la bande des quatre voyous se hâte de disparaître dans la nuit.

Le lendemain matin, Villon et Hutin sont arrêtés et emprisonnés au Châtelet. Les deux autres ont eu la sagesse de prendre la tangente. Le poète n'a pas vraiment participé à la rixe, mais il était sur place... et il est « bien connu des services de police », comme on dirait aujourd'hui. Le revoilà devant ses juges qui profitent de cette occasion pour en finir avec ce multirécidiviste et l'envoyer pendouiller au bout d'une corde. Le détenu fait appel et, contre toute attente, le Parlement casse le jugement ! François Villon échappe au gibet mais se voit condamné au pire sans doute pour lui : dix ans de bannissement hors de Paris. Hors de « Parouart la grant mathe gaudie », comme il l'a écrit dans son argot si particulier, hors de Paris la grande ville joyeuse...

Quelle route prend-il alors ? Vers quelle province se dirige-t-il ? Sans doute prend-il la rue Saint-Jacques en direction d'Orléans où l'on perd sa trace... À trente-deux ans, François Villon s'enfonce dans une nuit définitive.

• **167, rue Saint-Jacques. Le jaune canari du préfet Frochot.**

Oublions Villon et ses désordres, car notre rue Saint-Jacques rencontre ici le goût de l'ordre cher à Napoléon I<sup>er</sup>. Afin de satisfaire son besoin d'organisation, l'Empereur chargea Nicolas Frochot, préfet de la Seine, d'apporter un peu de discipline dans le fatras que représentait alors la numérotation des immeubles parisiens. Un décret de 1805 imposa, pour les rues perpendiculaires à la Seine, le noir sur fond jaune ; et pour les voies parallèles à la rivière, c'était rouge sur fond jaune. Mauvaise pioche ! La couleur se dégrada rapidement et, dès 1847, il fallut opter pour une méthode plus durable : des plaques en porcelaine émaillée sur fond bleu avec chiffres en blanc. Ce que nous connaissons encore aujourd'hui. Mais au 167 de la rue Saint-Jacques, la numérotation de l'immeuble arbore encore son badigeon de 1805. Hélas, le temps, les intempéries et la pollution ont fait leur œuvre : la couleur canari voulue par le préfet Frochot n'est plus qu'un vague souvenir.

**Le petit métier du coin**

**Le marchand d'estampes.** Il y eut très tôt, tout au long de la rue Saint-Jacques, des libraires et des graveurs. À partir de 1670, Nicolas Bonnart ouvre ici-même, à l'enseigne de l'Aigle, sa boutique de marchand-imprimeur. Il devient rapidement un maître dans la gravure des estampes, et rien n'échappe à son regard aiguisé, ni les caractères humains comme dans *La Belle plaidreuse*, ni les métiers en vogue comme dans *Le Maître à danser*,

ni même les scènes pastorales avec *Philis se jouant du roseau*. Mais c'est dans la gravure de mode colorée que Nicolas Bonnart remporte un immense succès... Le règne de l'image commence ! Le livre, l'écrit ne suffisent plus, la jeunesse se détourne un peu de la lecture et exige la facilité de l'illustration, et sa puissance de suggestion.

De la rue Saint-Jacques jusqu'au plus petit village à l'autre bout du royaume, on voit alors des marchands d'estampes itinérants déployer leurs chevalets. Ils proposent aux belles dames et gentils messieurs des images aussi naïves qu'innocentes, offrant aux regards étonnés les dernières audaces des modélistes et couturières. Mais le marchand d'estampes vend bien souvent aussi des livres d'occasion... métier difficile car la maréchaussée soupçonne toujours le colporteur de glisser entre ses volumes défraîchis quelques ouvrages séditieux.

• **1, place Alphonse-Laveran. Le rire des gueules cassées.**

Au moment de la Grande Guerre, on pénétrait dans l'enceinte de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce par l'entrée majestueuse qui se situe sur ce tronçon de la rue Saint-Jacques, rebaptisée ici du nom d'Alphonse Laveran, premier prix Nobel français de médecine.

Il fallait alors contourner l'église par la droite pour parvenir devant une enfilade de pavillons et arriver bientôt à la 5<sup>e</sup> Division, celle des blessés de la face. Aujourd'hui, le silence est retombé sur cette partie de l'établissement, l'hôpital militaire a été installé en

*Au fil de la rue Saint-Jacques*

retrait, et il s'apprête à s'en aller plus loin. Dans les vieux pavillons, il reste le souvenir... Des moulages en cire nous parlent encore des blessés des tranchées et de la chirurgie maxillo-faciale qui fit tant de progrès pendant et après la Première Guerre mondiale.

Dans le bâtiment de trois étages de cette 5<sup>e</sup> Division, on avait donc regroupé les blessés de la face. Il y eut d'autres centres de soins, bien sûr, mais c'est là qu'étaient accueillis les plus atteints.

Le service des baveux... Ainsi appelle-t-on alors le pavillon de la 5<sup>e</sup> Division, car de nombreux blessés, n'ayant plus de lèvres ni de mâchoires, bavent continuellement dans une serviette nouée autour du cou. Et pourtant, le pavillon connaît ses légendes et ses lumières. Le fantassin Albert Jugon, à la figure démantibulée, deux tuyaux de caoutchouc fichés dans un nez informe, apporte un peu de bonheur à ses compagnons d'infortune... Il se débrouille pour leur fournir du tabac, des suppléments de viande, des apéritifs, petits gestes qui soulagent le désespoir dans lequel ces hommes sont plongés.

Dès le mois de décembre 1917, ces soldats ravagés publient une feuille bimensuelle, *La Greffe générale*, sous le slogan : « Rire quand même ». Dans le premier numéro, on trouve ce poème, hommage au Val-de-Grâce :

*Ce sont les blessés de la trogne  
Du Val-de-Grâce, joyeux fous.  
Riant de leur sort, sans vergogne,  
Ce sont les blessés de la trogne.  
Revenant du monde où l'on cogne,  
De leurs pansements tous jaloux...*

Comment ne pas voir dans ce bout rimé un écho au *Cyrano de Bergerac* et à ses cadets de Gascogne imaginés par Edmond Rostand ?

*Ce sont les cadets de Gascogne  
De Carbon de Castel-Jaloux ;  
Bretteurs et menteurs sans vergogne,  
Ce sont les cadets de Gascogne !  
Parlant blason, lambel, bastogne,  
Tous plus nobles que des filous,  
Ce sont les cadets de Gascogne  
De Carbon de Castel-Jaloux.*

Une résonance qui n'est pas dénuée de sens... En effet, le Val-de-Grâce date de l'époque même des aventures du truculent mousquetaire au service du roi Louis XIII.

Mais quittons les rêveries du Grand Siècle pour revenir à la terrible réalité des soldats mutilés de la Première Guerre mondiale accueillis dans cette abbaye devenue hôpital militaire à la Révolution.

On ne les appellera pas longtemps « blessés de la trogne » ou « baveux », ces victimes défigurées du conflit. Vers la fin de la guerre, en effet, une grande fête patriotique est donnée à la Sorbonne. Le colonel Yves Picot, du 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie, soigné au Val-de-Grâce, la tête encore emmaillotée de bandes blanches, sort de l'hôpital pour se rendre à l'université toute proche.

– Avez-vous une invitation ? lui demande le factionnaire de service.

– Non, mais je suis mutilé de guerre, colonel en service, actuellement au Val-de-Grâce.

*Au fil de la rue Saint-Jacques*

– Impossible de vous laisser passer, monsieur, si vous n'avez pas une convocation.

Pas la peine de discuter. D'ailleurs, à cet instant, un inconnu bouscule le colonel Picot, sort une carte de sa poche et marmonne :

– Député !

La sentinelle se met au garde-à-vous, l'homme passe...

Picot ravale sa rancœur, va patienter sur la place de la Sorbonne et attend que l'intraitable planton soit remplacé par un autre... Alors il se présente, sort une vague carte qu'il a dans sa poche et clame fièrement son titre et sa qualité :

– Gueule cassée !

Le garde, qui n'a rien compris, salue réglementairement, à tout hasard. Picot entre dans la place.

Gueule cassée... D'autres ont entendu. L'expression est reprise, elle fait bientôt florès. Désormais les blessés de la face seront pour tous « les gueules cassées ».

Cependant, à côté des mutilés, il y a les médecins. Ils se battent pour tenter de reconstituer des visages dévastés et rendre ces malheureux à une vie sociale possible. La chirurgie fait des progrès faramineux, des techniques d'autoplastie et de greffes cutanées se développent, des prothèses sont améliorées, le souci esthétique est pris en compte. Parmi ces chirurgiens de la dernière chance, le docteur Hippolyte Morestin est surnommé « le père des gueules cassées », tant son engagement au Val-de-Grâce est total. Il court alors sur lui cet hommage en forme de réclame ironique : « Morestine-du-Val, souverain contre les mutilations de la face ! »

• **111, boulevard de Port-Royal. Les bienfaits de l'abbé Cochin.**

Et nous arrivons au bout de la rue Saint-Jacques, qui se jette dans le flux ininterrompu du boulevard Port-Royal. C'est aussi la fin du *cardo maximus* de Lutèce qui, aux frontières de la ville romaine, conduisait à la nécropole du sud, dite nécropole Saint-Jacques par les archéologues et les historiens. En effet, nos ancêtres romains se faisaient souvent inhumer en bordure des voies de communication aux abords des agglomérations, espérant que le voyageur entrant dans la cité aurait une pensée pour eux. Aujourd'hui, ce ne sont plus les mânes des ancêtres qui nous accueillent à l'entrée des villes, mais d'épouvantables panneaux publicitaires qui se dressent parfois à l'endroit même où reposent les Romains d'antan...

Au-delà de la nécropole, le *cardo* se mue en voie romaine menant à Orléans. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était ici les limites de Paris circonscrites par l'enceinte des Fermiers généraux. Au-delà, notre rue Saint-Jacques porta et porte encore le nom de rue du Faubourg-Saint-Jacques. Faubourg... un terme issu du vieux français « *fors le bourg* », hors du bourg.

À gauche sur le boulevard de Port-Royal, timidement en retrait, émerge une architecture solide et étrange, un morceau de XVIII<sup>e</sup> siècle resté intact, posé dans le Paris de la circulation et de l'agitation. Souvent, nous admirons l'héritage du passé pour ses riches hôtels particuliers ou ses églises aux pierres sculptées. Rien de tel ici. C'est le Paris de la souffrance qui se dresse devant nous. Cette entrée dont l'architecture hésite entre la caserne et la prison, mais qui rassure tout de même par sa lourde solidité, était celle du premier hôpital voulu



## *Au fil de la rue Saint-Jacques*

par Jean-Denis Cochin, curé de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans la rue Saint-Jacques.

Le haut de la rue est alors un quartier de misère, les pauvres familles qui s'entassaient dans des baraques brinquebalantes connaissent la faim et le froid. Et quand la maladie s'ajoute à ces fléaux du dénuement, c'est le désespoir, le lent dépérissement dans l'indifférence... Puisque le destin a offert à l'abbé Cochin l'une des plus pauvres paroisses de Paris, celui-ci va lutter à sa manière contre ces drames et offrir à ses ouailles un hospice pour les recevoir et les soigner.

L'abbé consacre donc une grande partie de sa fortune et le plus clair de son temps à faire construire cet hospice à l'angle du boulevard Port-Royal et de la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Dès le mois de juin 1782, trente-huit lits permettent d'accueillir ici les vieillards et les souffreteux, généralement victimes de fortes fièvres. Que peut la médecine ? Pas grand-chose, mais la générosité et la chaleur de l'accueil apaisent un peu les malheurs et les angoisses.

En plus de deux cents ans, l'hôpital Cochin s'est développé... Il compte aujourd'hui huit cent quatre-vingt-trois lits et a totalement changé d'aspect. Mais le portail d'entrée rappelle l'entêtement d'un homme qui voulut venir à bout des calamités de son temps.

- **38, rue du Faubourg-Saint-Jacques. L'hôtel volant.**

Cet hôtel particulier a été construit en 1777... sur les Champs-Élysées ! C'était alors la campagne, et l'on murmurait que le cardinal de Richelieu venait y abriter ses amours discrètes. Enjambons les siècles...

En 1927, cet hôtel de Massa est racheté par des entrepreneurs qui voudraient bien le démolir pour

construire, à sa place, des immeubles d'un meilleur rapport avec banques, magasins et bureaux. Seulement voilà, l'immeuble est classé, interdiction de le détruire. Qu'à cela ne tienne ! L'hôtel fut démonté pierre par pierre, lambris par lambris, stuc par stuc... et remonté ici, dans ce qui était le jardin de l'Observatoire. Depuis, il est le siège de la Société des gens de lettres.

• **Rue du Faubourg-Saint-Jacques. À l'ombre de la prison.**

Arrivé au carrefour avec le boulevard Arago, tournons notre regard vers la gauche... Nous apercevons des murs sombres de l'autre côté du faubourg Saint-Jacques. C'est la maison d'arrêt de la Santé, dernière prison intra-muros de Paris. Ouverte en 1867 sous le slogan « Isolement, surveillance, salubrité », elle avait été prévue pour mille quatre cents places. Elle a compté jusqu'à deux mille trois cents détenus.

– Les murs étaient bouffés par les punaises. Chacun déféquait devant les autres, racontait naguère un ex-taulard.

Des travaux de restauration s'imposaient. Ils ont commencé en 2014. Si l'on compte ici de nombreux prisonniers célèbres, de Maurice Papon à Bernard Tapie en passant par Jacques Mesrine, le plus inattendu d'entre eux fut sans doute Guillaume Apollinaire qui connut en ce lieu le froid des cellules et la peur du jugement...

Au tout début du <sup>xx</sup>e siècle, un Belge interlope dénommé Géry Piéret se promène dans Paris, clamant à tous qu'il est le secrétaire particulier d'Apollinaire, secrétaire bénévole bien entendu, le poète n'a guère les moyens de disposer d'un factotum appointé. Ori-

## *Au fil de la rue Saint-Jacques*

ginal et fantasque, Piéret amuse plutôt Apollinaire, jusqu'au jour où le dévoué « secrétaire » lui apporte, dissimulées sous son manteau, d'antiques sculptures ibériques... volées au musée du Louvre ! Il faut dire qu'à l'époque, les vols étaient nombreux et souvent pas même répertoriés. En effet, les objets, simplement déposés sur des tables, sans réelles protections, pouvaient tenter les moins scrupuleux des visiteurs.

Que va faire le poète avec les statuette fournies par le Belge ? Apollinaire receleur ? Pour se débarrasser de ces pièces compromettantes, il les vend à son ami Picasso qui ne cherche pas à connaître la provenance de ces trésors.

Quelques années plus tard, en 1911, la disparition de *La Joconde* au Louvre déclenche dans Paris une véritable chasse aux voleurs. Complètement paniqué à l'idée d'être compromis dans cette affaire, Apollinaire se précipite chez Picasso, à Montmartre, pour faire disparaître au plus vite les statuette dérobées au musée... Fernande Olivier, la compagne de Pablo, a raconté dans *Picasso et ses amis*<sup>1</sup> la panique des deux hommes et leur errance dans Paris... Ils décident, en effet, de jeter ces chefs-d'œuvre dans la Seine, mais, scrupule artistique ou peur d'être repérés par les gendarmes, ils font un petit tour sur les quais, puis s'en retournent bien vite à Montmartre, traînant comme un remords la valise qui contient toujours les encombrantes têtes ibériques.

Comme deux malfaiteurs traqués réfugiés dans quelque tripot, Apollinaire et Picasso passent la nuit à jouer aux cartes. Au matin, ils se rendent à la rédac-

---

1. Éditions Stock, 1933.

tion de *Paris-Journal* et déposent les fameuses sculptures avec mission pour les journalistes de les restituer au musée... en toute discrétion, bien sûr. Mais le secret est mal gardé, le lendemain Apollinaire est arrêté, et la presse en fait ses délices : « Le Polonais Kostrowitzky, dit Guillaume Apollinaire, chef de bande de voleurs internationaux spécialisés dans la mise au pillage des musées, est à la Santé. » L'auteur d'*Alcools* demeure une semaine derrière les barreaux et Picasso subit les interrogatoires des enquêteurs. Heureusement, leur innocence est vite reconnue dans l'affaire de *La Joconde*, et l'aventure s'achève par un non-lieu.

Sept ans plus tard, le « Polonais Kostrowitzky », sous-lieutenant dans les tranchées de la Grande Guerre, succombait à ses blessures. Mort pour la France.

• **Place Saint-Jacques. Le terminus du poète assassin.**

Il s'appelait Pierre-François Lacenaire, il avait beaucoup lu, beaucoup écrit, beaucoup volé... et tué un peu aussi. Mais comme il écrivait des poèmes et avait le verbe haut, il déclencha les passions et son procès fut l'occasion de voir se presser au tribunal des grappes de jeunes femmes émoustillées.

Pour nous, Lacenaire aura toujours le phrasé haché et les yeux glaçants de Marcel Herrand dans *Les Enfants du paradis*, le film de Marcel Carné. Ce Lacenaire de cinéma, cynique et désabusé, fit beaucoup pour l'immortalité du poète assassin.

Dans la vraie vie, c'est ici, sur la place, que le personnage termina son itinéraire sanglant. À peu près là où se trouve aujourd'hui la bouche du métro Saint-Jacques, le bourreau d'autrefois dressait sa guillotine,

répondant de cette manière définitive aux vers prémonitoires de Lacenaire lui-même :

*Que voulez-vous de moi ? Vous parlez d'échafaud ?  
Me voici, j'ai vécu... j'attendais le bourreau.*

Le 9 janvier 1836, la lame trancha le cou de celui qui disait ainsi avoir assez vécu. Et la légende s'empara de l'affaire... On dit que le couperet était resté coincé et que l'exécuteur des hautes œuvres avait dû s'y reprendre à plusieurs fois... Tant et si bien que, finalement, le dandy assassin, retourné sur le dos, observait d'un air goguenard les mouvements chaotiques de la machine. Henri-Clément Sanson, l'aide du bourreau en titre, protesta toute sa vie contre cette version des faits. Évidemment, il ne voulait pas qu'on puisse l'accuser d'incompétence dans sa spécialité.

• **26, rue de la Tombe-Issoire. Le massacre programmé de la dernière ferme.**

Au-delà de la place Saint-Jacques, nous sommes toujours sur la voie romaine qui mène à Orléans, mais la rue change de nom pour devenir rue de la Tombe-Issoire...

Au fond d'une cour, on trouve les bâtiments de la ferme Montsouris, dernière ferme de Paris. Cet ensemble, construit au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, fournissait encore du lait frais aux habitants du quartier sous l'Occupation... Dans les années 1950, la laiterie a été démolie et la grange transformée en accueil pour personnes démunies. Aujourd'hui, malgré ces transformations, il subsiste la grande cour, la grange et son abri à foin. Mais il n'y a pas que ça... Invisible au passant,

cachée à dix-sept mètres sous terre, une carrière médiévale se déploie sur deux étages et abrite même les vestiges d'un aqueduc gallo-romain. Un vrai mille-feuille archéologique.

Hélas, en notre XXI<sup>e</sup> siècle avide, le terrain aiguise les appétits des promoteurs : certains rêvent de voir raser ce témoignage historique. Ils seraient libres alors d'élever, à la place, huit étages de logements bien fonctionnels et parfaitement rentables. Comment peut-on vouloir couler du béton sur un sous-sol de carrières médiévales, qui recèle également une sublime sculpture évoquant la bataille de Port-Mahon, exécutée dans la pierre par un ancien soldat de Louis XV devenu gardien des carrières au XVIII<sup>e</sup> siècle ! Ce bâtiment reste notre symbole nourricier, la dernière trace de ruralité à Paris.

Au côté d'un collectif très actif depuis plus de vingt ans, je me suis engagé pour tenter de sauver cette ferme. Je ne peux pas accepter que les promoteurs se fassent des millions d'euros sur le dos de nos souvenirs parisiens et de notre patrimoine. En 1992, le ministre de la Culture, Jack Lang, avait mis ce monument en instance de classement. Deux ans plus tard, Jacques Toubon, son successeur, l'avait effectivement classé. L'affaire semblait donc réglée. Mais depuis, d'autres préoccupations ont prévalu. Les ministres de la Culture successifs ont choisi d'appuyer l'opération immobilière et de sacrifier la ferme. Dès sa nomination au ministère de la Culture, en 2012, Aurélie Filippetti s'est empressée de délivrer un permis de construire... La maison du vacher a déjà été détruite et des travaux ont commencé dans le sous-sol.

Mais rien n'est perdu, le bras de fer continue : en mars 2015, le conseil de quartier Montsouris-Dareau a